

cette œuvre à nos lecteurs et nous le ferons ici trop brièvement, eu égard à l'importance du livre, assez au long cependant pour inspirer (ce qui n'est pas difficile) au public catholique le désir de lire ce livre.

Les deux volumes qui paraissent aujourd'hui sont complètement distincts l'un de l'autre. Le premier achève ce qui avait été dit dans un volume précédent au sujet de la dernière éducation des enfants ; le second traite, je puis le dire, de l'éducation des pères. Bien plus nouveau par conséquent, plus important encore que ne l'est le premier, nous aurons à le recommander d'une manière toute spéciale à l'attention du public. L'un est encore le livre des professeurs, l'autre est le livre des hommes.

Parlons d'abord du premier. A peu près dans tous les siècles et dans tous les pays, depuis le berceau jusqu'à dix-huit ou vingt ans, l'homme est forcément en éducation. Il faut qu'il prépare sa vie ; il faut qu'il s'instruise et surtout il faut qu'il attende sa maturité. Ce n'est pas là une loi des hommes, c'est une loi de Dieu. Son instruction serait-elle plus rapidement complétée, la préparation intellectuelle de sa vie serait-elle achevée de meilleure heure ; peu importe, sa raison n'est pas mûre ; il n'est pas homme, sa vie ne peut commencer encore.

Voilà, à mes yeux, la grande et, je dirai presque, l'unique justification des études classiques. Quand on se plaint du peu qui reste à l'enfant devenu homme de tout ce qu'il a appris dans ses classes, quand on demande combien parmi nous qui avons traversé le collège, il y en a qui, à trente ans, savent encore un peu de grec ou même un peu de latin, la réponse est facile.

Oui, sans doute, il y en a peu ; il y en a cependant plus qu'on ne croit

et nous ne laissons pas que de trouver en nous bien des notions, bien des souvenirs, bien des détails pratiques de la science et de la vie qui nous sont restés du collège, quoique notre ingratitude nous en fasse oublier la source. Mais enfin, le fait n'est que trop certain, la dose de latin et de grec répandus dans le monde n'est pas considérable aujourd'hui, en France du moins.

Et pourtant, cela ne fait pas qu'on soit fondé à soutenir que les années de collège sont perdues pour nous ; que sauf une certaine habitude de vivre avec des égaux, utile sous certains rapports, funeste sous d'autres, il ne nous reste rien, rien de ce long exil qui a tant coûté à la délicatesse de notre enfance, à la tendresse de nos parents, quelquefois à la franchise et à la naïveté de nos cœurs. Oui, s'il ne s'agissait dans l'éducation de notre intelligence que de donner à l'esprit des notions qui doivent lui rester, que de lui faire un riche et durable trésor de science, on aurait raison. Il est vrai, ce trésor est bien pauvre, les notions que nous acquérons sont bien fugitives ; notre éducation, si elle n'a pas d'autre but, atteint bien imparfaitement son but. Mais si au contraire on se dit que forcément, parmi les notions quelles qu'elles soient que l'on donne à l'enfant, le plus grand nombre doit périr ; que l'important n'est pas tant de l'instruire, mais de la rendre capable de s'instruire, mais d'exercer ses facultés, mais de ne pas laisser dormir dans une oisiveté funeste cette mémoire, cette intelligence, cette imagination même qui ont eu tant à faire pendant les cinq ou six premières années de la vie ; qu'il vaudrait mieux encore les exercer sur des choses inutiles (pourvu qu'elles ne fussent point mauvaises) que de ne pas les exercer du tout ; qu'il y a là par conséquent une gymnastique de l'esprit qui le prépare bien plus en-